

Les Lettres ne le pleurent pas seules.

Nodier a touché à tout dans sa carrière de poète. Tout s'est reflété dans cette rayonnante existence. Il n'est pas une idée, pas un sentiment qui n'ait réveillé un écho dans cette intelligence impressionnable et calme, sereine et passionnée. De toutes les questions qui, depuis quarante ans, ont remué le domaine de l'esprit, Nodier en a approfondi plusieurs; quant aux autres, il les a habilement effleurées toutes, non à la superficie, non en jetant ses mains au hasard sur les branches extérieurs; mais guidé par un instinct sûr, il pénétrait en se jouant jusqu'à la sève, et saisissait ou le fleur ou le fruit pour en savourer le goût ou le parfum. Philologue, grammairien, conteur, romancier, helléaïste, botaniste, savant, critique, bibliophile, poète, philosophe même. Nodier a été tout cela, et tout cela à la fois; il mêla toutes ces qualités avec grâce. Heureux vagabond, il erra toujours et ne s'égara jamais. Il ne s'égara jamais parce qu'il avait tout compris. Il avait tout compris, parce qu'il avait pénétré aussi avant que possible dans le génie de la langue française, ou plutôt dans le génie des diverses langues que la France a parlées, car chaque âge et même chaque écrivain a sa propre langue. Or, posséder à ce point le génie d'une langue, ses origines, ses traditions, ses transformations, c'est, sinon tout savoir, du moins avoir la clé de tout.

Nous, musiciens, nous mêlerons une parole d'adieu à cet adieu unanime qui, dans ce moment, se propage en tout sens dans cette vaste étendue où notre langue est parlée, comme un glas funèbre porte au loin ses lentes vibrations. Nodier, ainsi que Châteaubriand, Lamennais, Ballanche, le comte de Montlozier, a écrit sur la musique quelques pages éparses dans ses œuvres, auxquelles il n'ajoutait sans doute aucune importance, et qui néanmoins sont faites pour donner à penser à l'artiste capable de réflexion. Nodier est un de ceux, et peut-être le premier, qui m'a dévoilé cette vérité, savoir que le sentiment musical ne se rencontre chez les écrivains et chez les poètes qu'au degré où ils sont doués du sentiment des beautés de la nature. Et qui, mieux que Nodier, a peint la nature sous ses couleurs vraies et lui a donné une âme!

Remontant par la pensée aux traditions primitives de l'humanité, Nodier avait entrevu le rôle qu'avaient du remplir les arts de la parole, et, par conséquent, la musique dans la formation des sociétés. C'est lui qui avait dit: «L'organe de l'ouïe a évidemment produit la parole, la poésie, la musique; et la parole, la poésie, la musique ont tout aussi évidemment produit les perfectionnements de la civilisation.»

Tout en formulant son ingénieuse et piquante théorie du langage, Nodier ne se doutait pas qu'il jetait en quelque sorte les bases d'une théorie ou de ce qu'on pourrait appeler dans un sens très vrai *la linguistique de la musique*. Je citerai un passage où l'auteur, suivant un secret qu'il possédait seul, a fait entrer la poésie jusque dans le technique:

«L'homme est arrivé. – Il tenait de la nature animale la propriété de la vocalisation ou du cri. Il avait par dessus toute les espèces l'heureuse conformation d'un organe admirablement disposé

pour la parole, instrument à touches, à cordes et à vent dont la construction sublime fera le désespoir éternel des facteurs, et qui module des chants si supérieurs à toutes les mélodies de la musique artificielle, dans la bouche des Malibran et des Damoreau. Il avait dans ses poumons un soufflet intelligent et sensible; dans ses lèvres, un limbe épanoui, mobile, extensible, rétractile, qui jette le son, qui le modifie, qui le renforce, qui l'assouplit, qui le contraint, qui le voile, qui l'éteint; dans sa langue, un marteau souple, flexible, onduleux, qui se replie et qui s'interpose entre ses valves, selon qu'il convient de retenir ou d'épancher la voix; qui attaque ses touches avec âpreté ou qui les effleure avec mollesse; dans ses dents un clavier ferme, aigu, strident; à son palais un tympan grave et sonore: luxe inutile pourtant s'il n'avait pas eu la pensée. Et celui qui a fait ce qui est n'a jamais rien fait d'inutile. L'homme parla parce qu'il pensait. – Son langage fut d'abord simplement vocal, etc.»

L'auteur est amené par les développemens du principe de sa théorie à fixer les limites qui séparent le domaine de la parole du domaine de la musique: il indique le point pré- // 42 // -cis [précis] où l'une finit, où l'autre commence, et fait sentir et l'analogie et la différence qui existent entre les deux.

Dans un autre ouvrage, Nodier nous parle des chants populaires de l'Istrie; il nous montre, dans un style véritablement antique, un vieillard errant à travers les forêts et chantant les malheurs de sa partie en s'accompagnant d'un instrument particulier. Plus loin, il nous fait connaître une sorte de romance indigène, le *Pismé* daimate, et, dans la poétique description qu'il en fait, il va jusqu'à pressentir l'existence de tonalités différens de notre tonalité habituelle, et qui sont à notre musique comme les patois, les idiomes locaux sont à nos langues académiques, artificiels et savantes. Nodier qui, pour s'être si bien approprié tout ce qu'il y a de plus exquis et de plus raffiné dans le commerce des intelligences, n'en était pas moins resté. Nodier le Comtois, le simple enfant de la nature; Nodier, qui avait si curieusement, si amoureuxment étudié les langues locales, les *patois*, c'est-à-dire, comme il l'a écrit lui-même, ces langues du *père*, du *pays*, de la *patrie*. Nodier ne pouvait rester insensible à ces chants populaires, à ces mélodies accentuées, étranges, sauvages et naïves, formées en quelque sorte des bruits élémentaires de la création, lesquelles ne retentissent plus qu'au sommet des montagnes ou dans les profondeurs des vallées, modulées traditionnellement et toujours les mêmes par le laboureur et le pâtre.

Ces pages sur la musique, et d'autres encore éparpillées dans ses écrits, ces pages que je rappelle seulement ici, car ceux qui les ont lues les ont retenues, je les avais notées il y a long-temps; plus tard, je les transcrivis, comme Nodier, le botaniste de vingt ans, ramassait à travers champs et rangeait à leur place, dans son herbier, les plantes les plus rares, les plus aimables fleurs.

Il est mort! et telle était l'idée qu'on se faisait de cet homme, connu, aimé depuis longues années, qu'on se figurait qu'il devait rester toujours jeune, comme sa grâce, comme son esprit. «Il y a, a dit M. Sainte-Beuve en

parlant de Nodier, il y a de ces organisations élancées et gracieuses qui ressemblent à un peuplier: on a dit de cet arbre qu'il est toujours jeune, même quant il est vieux.» La mort de Nodier a été plus qu'un deuil, elle a été une surprise. Pour lui, la mort a dû être plus douce que pour un grand nombre; il a pu dire en terminant sa vie ce vers qui termine une de ses plus ravissantes poésies:

Quel bonheur de mourir pour être encore aimé!

Pour nous aussi, tout n'est pas amertume. Au milieu de nos regrets, une espérance, une consultation nous apparaît sous une forme lumineuse et charmante. Nos regards se portant sur une jeune femme que chacun nomme tout bas. Muse, elle inspire la poète; fille, elle a recueilli l'héritage du père. Les poètes dirent avec M. Sainte-Beuve: il nous reste de Nodier «sa plus fidèle image, son œuvre gracieuse la plus accomplie.» À leur tour, les musiciens diront: ce que Nodier avait pressenti, sa fille l'a réalisé.

LA FRANCE MUSICALE, 11 février 1844, pp. 41-42

Journal Title: LA FRANCE MUSICALE
Journal Subtitle: None
Day of Week: Sunday
Calendar Date: 12 FÉVRIER 1844
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: SEPTIÈME ANNÉE
Year: 7
Series:
Pagination: 41 à 42
Issue: 6
Title of Article: CHARLES NODIER
Subtitle of Article:
Signature: JOSEPH D'ORTIGUE
Pseudonym: None
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Front-page main text
Cross-reference: